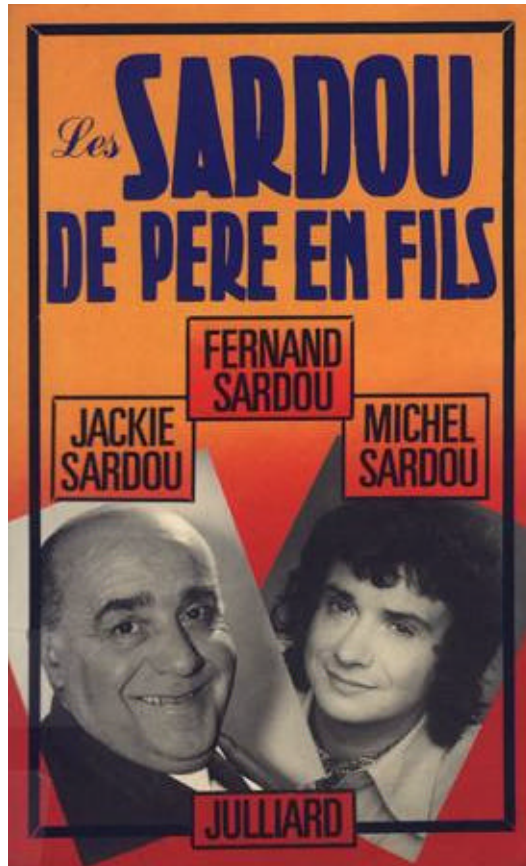


LES SARDOU DE PERE EN FILS
Postface de Michel Sardou



Comme il est difficile de parler d'un être si riche, si chaleureux, si divers, si drôle, si touchant, si inattendu. Mon père, je le voyais comme un être à part. Il échappait au lot commun pour la seule raison qu'il était mon père, donc un personnage surnaturel, rayonnant, l'être réservé que rien ne pouvait atteindre. Ce n'était pas possible. Il ne pouvait pas nous avoir fait ça ! Il n'avait pas le droit... Il nous aimait trop. Nous l'aimions trop. Enfin, je me suis débattu dans l'irréparable, dans l'incompréhensible, dans le noir. Volant depuis un certain temps de mes propres ailes, je me croyais libéré des liens étroits de la famille et je m'apercevais que j'avais encore pour lui les yeux d'un enfant de cinq ans : tant qu'il serait là, tout s'arrangerait toujours. Et voilà... J'ai été mis en face de la réalité avec une brutalité inouïe, atterré, abasourdi. Bien sûr, comme ma mère, je vivais dans l'angoisse ; l'évidence que je voulais chasser de ma pensée était là en sourdine. Nous savions quelle menace pesait sur lui depuis son dernier accident, et lui aussi le savait.

Rien n'est simple dans notre métier où les gens sont toujours dispersés et les horaires implacables.

Lorsqu'il a été transporté à la clinique de Marseille, il y avait une grève d'avions, j'étais fou, j'ai fait un scandale sans nom. Comme si nos problèmes personnels pouvaient influencer la marche des choses !

Apprendre une nouvelle comme celle-là ou devoir l'apprendre à celle qui vous est la plus chère et qui en sera le plus cruellement atteinte, quel est le pire ? J'ai attendu deux heures, et puis il a bien fallu.

Cette hantise qui l'obsédait, il n'en parlait jamais mais elle ne le quittait certainement pas. Avec Fernand Sardou, les choses ne pouvaient pas s'exprimer dans le pathétique mais avec cette légèreté si précieuse dans les rapports sociaux. Qui n'est qu'une forme éminemment discrète du courage et de la gravité. Une politesse. Quelques jours avant, Danielle Gilbert, l'accueillant dans son émission à Mougins, lui avait demandé de remplir le livre d'or ; il avait écrit « *Voir Mougins, et surtout ne pas mourir.* »

Oui, vraiment, quand quelqu'un qui vous est profondément cher disparaît, il est bien difficile d'en parler comme il faudrait. Nos mots n'expriment que la cendre de l'émotion. Je crois avoir toujours tout donné de moi – même à fond – dans ce que je fais. Mais pour un deuil si personnel, le faire me paraîtrait impudique. Nous appartenons au public et nous jouons franc jeu avec lui, mais il y a des choses que nous ne pouvons pas lui donner : j'en dirais trop ou pas assez. Je pense que tous ceux qui ont tourné et retourné un tel chagrin dans leur tête me comprennent.

Je relis la belle lettre que nous a adressée le prince Rainier de Monaco, lorsqu'il a appris la mort de celui qui tenait tant de place dans notre vie et qu'il honorait d'une affection réelle :

Il avait la noblesse de cœur provençal, la sensibilité du Méditerranéen et la truculence du Méridional. Sérieux, fâché, triste ou rieur, c'était le même « Bon homme ». Bon. et humain, soucieux des autres, exigeant de lui-même.

Pour Fernand Sardou tout était prétexte à rire, non pas pour le plaisir de faire une « galéjade », mais pour illuminer le moment d'un rayon de drôlerie toujours irrésistible, parce que toujours à propos. C'était sa manière de faire du bien autour de lui !

Fernand Sardou avait un grand cœur et aimait les gens qu'il rencontrait, à condition qu'ils soient vrais et sincères. Son amitié était spontanée et discrète, et lorsqu'il donnait cette amitié, il se compromettait entièrement, devenant totalement concerné.

C'était aussi un poète de La Garrigue à qui Paris allait assez mal, car lui fallait la lumière, la musique, les senteurs et la bonne humeur du Midi.

Et tout cela se retrouvait dans son talent dont il se servait avec goût et jugement, restant toujours fidèle à son origine méridionale.

RAINIER, Prince de Monaco

Mes rapports avec mon père ? Filiaux, bien sûr. Mais avec une couleur très particulière. Il a toujours été pour moi, si petit que je sois, un compagnon de jeux, un copain. Ce qu'il y a d'enfance chez les gens marqués du don de poésie – je prends le mot au sens le plus large – s'épanouissait chez lui au contact de ma jeunesse qui ravivait la sienne. Il était toujours exactement à mon niveau. D'instinct. Sans se forcer. Quand j'avais cinq ans, il en avait cinq. Quand j'en avais douze, il en avait douze. Ainsi de suite et toujours. Quand j'ai fait la fugue dont il parle dans ses souvenirs, si je me suis muré dans un silence total, ce n'est ni par calcul ni par crainte, mais par impossibilité de m'exprimer. La honte. Je ne me sentais pas un fils indigne, mais un camarade de jeux qui avait fait une entourloupette à un copain. J'avais trahi une amitié, rompu un pacte.

Inutile de vous dire que je n'ai jamais de ma vie reçu une taloche de ce non-violent-né.

Naturellement, c'est ma mère qui, comme toujours, dans ce genre de troika familiale, faisait les frais de notre complicité. A elle les corvées ou les engueulades. (Engueulades qui englobaient à la fois le fils, et le père.) Elle était « maman » pour lui comme pour moi. S'il se déchargeait sur elle de quelques obligations fastidieuses de *pater familias*, il était conscient de leur nécessité. Mais étant incapable de sévir, il laissait ce soin à ma mère parce que, pour être bon dans un rôle, il faut y croire, et il n'y croyait qu'à moitié. Ses rapports avec elle étaient le contraire de la chanson *C'est pour mon papa*. Les corvées, les punitions, les grandes décisions, les cordons de la bourse, c'était pour ma maman. La fête foraine, les parties de bateaux et de rigolades avec le fils, c'était pour mon papa. Mais avec des méthodes différentes, ils avaient les mêmes idées sur mon éducation : si ma mère me tenait fermement parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse, pas plus que mon père, elle n'a contrarié ma vocation. Grâce à eux deux, grâce au milieu dans lequel leur métier harassant et merveilleux m'a fait évoluer, j'en ai eu dès le départ une vie exceptionnelle. Comme tous les Sardou, je suis entré au théâtre par l'entrée des artistes avant d'y entrer par la billetterie. Mais pour nous, c'est l'entrée des artistes la vraie porte d'honneur.

Mes souvenirs d'enfance sont des souvenirs de coulisses, de mer, de soleil, de plateaux, de projecteurs, de corps féminins baignés de lumière bleue et rose, de tournées et de voyages. De vie étroitement familiale aussi. Les Sardou n'étaient pas du genre à gouvernantes anglaises et à jardinières d'enfants. Nous ne nous quittions pas. C'est la main dans la main de mon père ou de ma mère que j'ai découvert ce monde sur lequel j'ouvrais des yeux éblouis. Notre maison tenait toujours du campement, de la roulotte. Même en vacances, mes parents ne pouvaient pas s'empêcher de rester un peu romanichels, et ils se reposaient, en caravane, de leur existence de saltimbanques à laquelle je n'ai pas cessé d'être mêlé, me conduisant sans arrêt de Montmartre, mon pays, aux rivages de la Méditerranée, également mon pays : mes deux amours. Je suis méridional par les Sardou et parisien par ma mère, Jackie Rollin. 50 % parisien et 50 % méridional, direz-vous ? Non, cent pour cent l'un et cent pour cent l'autre : tant pis pour les mathématiques. L'odeur du pavé m'enivre comme celle de la garrigue. Quand je quitte le Midi pour Paris ou Paris pour le Midi, j'ai chaque fois, et aussi totalement, l'impression de rentrer *enfin* chez moi. Lorsque j'ai appris son deuxième accident, malgré toutes les difficultés, j'ai remué ciel et terre et je suis enfin arrivé auprès de lui. C'est cette fois-là qu'il m'a dit : "Sur-tout ne laisse jamais ta mère..." C'était sa hantise et c'est moi qui devais, dès lors, porter sur les épaules les responsabilités qu'il craignait de ne plus pouvoir assumer : j'étais « l'homme ». Voilà pourquoi c'est moi qui ai été averti avant ma mère. En effet, depuis qu'il se savait en danger, il portait sur lui un petit papier, avec l'adresse où me joindre en cas d'accident. J'étais chez Johnny Hallyday, auprès duquel je me reposais quelques jours, entre deux spectacles, lorsque j'ai reçu le coup de téléphone qui m'annonçait la nouvelle. De la part du commissariat de police de Toulon. Le commissariat ? Ma première idée, le connaissant bien, a été « ça y est, il a encore fait une bêtise avec la voiture. » (« Bêtise » n'était pas exactement le mot, vous vous en doutez.) Tout en idéalisant mon superman de

père, je ne pouvais m'empêcher de le considérer comme un incorrigible cadet aux frasques imprévisibles : les deux choses ne sont pas incompatibles. Et tout cela sur fond de tendresse... Et ça a été la terrible obligation : annoncer la nouvelle à ma mère. Il le fallait. Sinon, elle l'aurait appris par la radio, et c'était atroce.

Il y a un autre point sur lequel mon père et ma mère ont eu l'intelligence de ne pas contrarier une vocation qui a été chez moi précoce... et héréditaire si j'en crois le palmarès de mon père. Je n'ai jamais connu, Dieu merci, les chichis que font certains parents à propos des rapports de leurs enfants avec les femmes. Merci papa, merci maman : vous m'avez laissé à ce sujet une tranquillité totale. Le sexe, vous n'en avez jamais fait une montagne. Vous avez été d'une indulgence dont j'ai librement usé, sans jamais, je crois, abuser. Traînant de loges en plateaux et de coulisses en cabarets au milieu de filles ravissantes vêtues la plupart du temps de leur seule beauté, j'ai été à même, dès mon enfance, d'admirer l'oeuvre du Seigneur sans l'hypocrisie habituelle à notre civilisation. Le plus simple appareil a sur les enfants des effets bénéfiques, croyez-moi. Je n'ai jamais eu de ces refoulements qui affectent, paraît-il, la plupart des petits d'hommes et leur rendent la vie difficile au moment de ce qu'on appelle pudiquement la « formation ». Ma formation, vous pouvez m'en croire, s'est accomplie dans la décontraction. Je sais que l'idée même de cette liberté fera encore frémir certains parents de bonne bourgeoisie qui s'imaginent que le théâtre c'est la perdition, mais je peux les assurer qu'un gamin ou qu'une fillette risquent beaucoup plus de faire de mauvaises rencontres au parc Monceau (ou Borély : restons binational) que dans les coulisses du music-hall où ne rien cacher aux enfants n'empêche pas le respect qu'on leur porte. On commence enfin à s'apercevoir que cette « morale » qui consiste à les mettre sous le boisseau est absurde. Si le mérite de la nouvelle génération est, je crois, de l'avoir compris, celui de quelques parents, comme les miens est de l'avoir compris un peu avant les autres. Et c'est tellement naturel ! Dans nos familles royales, tout le monde s'ingéniait à hâter l'initiation du dauphin, et quand c'était chose faite, la joie était générale. Eh bien, dans la famille Sardou-Rollin, ça a été la même chose. Ils n'ont pas été plus royalistes que le roi ! Les premiers pas du dauphin ont été salués avec une intense jubilation et le jour où il a fait son premier Faux pas et où il s'est, comment dirais-je, légèrement écorché le pied, a été un sujet de franche rigolade pour le roi Fernand.

Mes parents, je leur sais gré aussi d'avoir compris que j'étais du genre cabochard et que le mieux était, dans la plupart des circonstances décisives de ma vie, de m'avoir laissé n'en faire qu'à ma tête. D'abord résister, se cabrer n'aurait fait qu'envenimer nos rapports et servi à rien. D'autant plus que sans trop m'envoyer de fleurs, je crois pouvoir dire que le coeur, chez moi, tient les guides, que c'est toujours lui qui parle le plus haut. Un certain instinct m'indique, me semble-t-il, le meilleur chemin. Et cela, mes parents le sentaient. Ainsi, après cette fugue qui a été la charnière de ma détermination, mon père a-t-il eu la sagesse de me laisser faire le métier. Et voyez quelle fantaisie il y a dans les jeux de la destinée ! C'est trente ans après que mon père eut commencé sa véritable vie d'artiste dans le bastringue de son père, et dans des circonstances assez comparables, que, moi, je débutais à mon tour dans le cabaret du mien !

Ce que je lui dois ? Tout. Il m'a tout appris et pourtant il ne m'a jamais rien enseigné...

Rien enseigné parce qu'il s'est toujours refusé à me donner les fameux « conseils de l'expérience ». Il était trop intelligent pour ne pas savoir que les choses évoluent et que les aînés ont tendance à appeler « expérience » une routine, un attachement à des modes passagères. Il a assisté à l'évolution de notre art avec sérénité, sans cette amertume crispée des artistes qui refusent de voir que les temps ne sont plus les mêmes, et qui, arrivés à la cinquantaine, ne sourient plus que de la bouche, avec un regard dur ou désespéré. Fernand Sardou, regardez ses photos, souriait des yeux. Pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? Il a su vivre avec son temps, même quand son temps changeait, tout en profitant de son acquis, de son

grand « métier ». Et il n'a jamais connu une période de chômage.

Il m'a tout appris parce que c'est en regardant ses aînés, et non en se braquant contre eux ni en leur tournant systématiquement le dos, qu'un jeune devient lui-même. Le fameux fossé entre les générations n'a jamais existé chez nous. J'étais fier de mes parents et j'ai tout fait pour qu'ils soient à leur tour fiers de moi.

Dans mes rapports avec mon père, il y a eu deux grandes phases. D'abord l'émerveillement. Petit, j'étais ébloui par lui. Et puis quand j'ai grandi, tout en conservant mon admiration, et un peu pour m'en libérer (c'est dans la nature des choses), mon but a été de l'épater. Tout ce que j'ai fait depuis le début de mon activité artistique, ça a été pour ça. L'épater. Marquer des points. Pas tellement un défi. Un besoin. Et cela, sans pour autant renier ce que je dois aux miens, au contraire. Toutes mes chansons, pour ceux qui savent lire entre les lignes, portent un reflet des influences que j'ai reçues d'eux très jeune et également par la suite. Et tout cela sans qu'ils se répandent en prêchi, prêcha. Ils étaient là, c'est tout, et il m'a suffi de les regarder pour me faire une ligne de conduite, une « morale ». Un bien grand mot ? Pour moi il se résume en ceci : jamais je n'ai vu mes parents faire une bassesse. Ils ont été fauchés comme il n'est pas permis, ils ont été « pigeons » souvent, mais que ce soit dans leur vie artistique ou dans leur vie personnelle, ils ont toujours joué franc jeu avec les autres comme avec eux-mêmes et peuvent se regarder en face. Si mon père avait des faiblesses, elles étaient du genre désarmant et tenaient à ce qu'il y a toujours eu en lui de farfêlu ou d'enfantin. Je me souviens de vacances avec lui à l'île de Ré. C'était paradisiaque. Un mois passé presque entièrement sur mer. Le bateau était sa passion et la mienne. A le voir vivre, je commençais à me sentir un peu, déjà, son aîné. Il perdait tout, oubliait tout ; les clés de moteur, les papiers. Il avait une superbe casquette blanche de yachtman d'opérette à laquelle il tenait comme un enfant peut tenir à son schtroumpf ou à son habit de Zorro. Il se sentait amiral sous ce couvre-chef éclatant. Un jour, malheur, sa casquette tombe à l'eau. Il allonge la main mais elle s'échappe et se met à flotter, emportée par le courant. Voilà papa paniqué ! Sa belle casquette blanche ! Il aurait pu en acheter une autre. Non, c'était celle-là qu'il aimait et celle-là seule. Il a fallu la poursuivre à la voile. Nous avons fait pour cette casquette tout le tour d'Ars-en-Ré.

Je le sentais passer insensiblement sous ma protection. Quelque temps après sa première attaque, ma mère, à l'occasion de son dernier anniversaire, avait fait un pistou, cette merveilleuse soupe paysanne, saupoudrée de basilic à base de pâtes, de haricots, de légumes odorants. Le pistou, vous le savez si vous êtes méridional ou si vous avez vécu auprès d'amis méridionaux, est une chose sacrée. Un cérémonial aussi important que la bouillabaisse, la bourride ou l'aioli. On en parle pendant plusieurs jours, on salive d'avance, bref, c'est sérieux. Mon père qui était au régime se tape une assiette à pleins bords, ce qui déjà n'était pas tellement recommandé. Il se régale. Il fait plaisir à voir. Quand son assiette est vide, il en redemande une deuxième. Ma mère hésite une seconde, mais enfin, c'est un jour exceptionnel, tant pis. On lui autorise cet écart de régime. Il la vide et en demande une troisième. Ma mère refuse. Il insiste. Cette fois, elle ne cède pas. La discussion s'envenime. Il y met l'entêtement des grands malades qui ont décidé que les disciplines qu'on a le devoir de leur imposer sont des brimades odieuses. C'est classique. Il ne cède plus. Alors je le regarde et lui dis simplement et calmement : « Alors papa ». Cette fois il repose son assiette et n'insiste plus. Ainsi ses pouvoirs de chef de famille se déléguaient à moi à mesure qu'il s'autorisait de sa maladie pour jouer, souvent inconsciemment, les enfants gâtés. Et pourtant sa présence dominait chaque moment de mon existence. Il était mon guide invisible. Il l'est toujours, ma mère aussi. Quand j'entre en scène, nous sommes deux. Il est à mes côtés. Il est aussi dans le public. C'est toujours un peu pour lui que je chante, que je chantais, que j'ai toujours chanté. Parfois même je chantais pour mes parents pour de bon et sans le savoir : où qu'il soient, quand ils avaient un jour ou deux devant eux, ils accouraient pour m'entendre, faisant parfois jusqu'à plusieurs centaines de kilomètres pour faire le crochet, par la ville où

se produisait leur « merveille ». Ils le faisaient souvent, toujours sans m'avertir pour ne pas me gêner. Et j'avais la surprise en entrant dans ma loge d'apprendre que, ce soir-là, je n'avais pas chanté seulement pour les ombres mais pour eux...

Avec les Sardou et parce que je suis un Sardou, j'ai cent ans de music-hall derrière moi. La vie de mon père, c'est un peu comme si je l'avais vécue moi-même, car il avait, comme tous les gens de son Midi, le don de raconter. Il voyait du premier coup d'oeil la drôlerie des choses et son comique était toujours sans méchanceté. L'esprit, c'est un don magnifique, mais en France, ça court les rues, tandis que la verve, c'est plus rare. Et Fernand Sardou débordait de verve. Une soirée avec lui, c'était un merveilleux conte des Mille et Une Nuits qui avait pour théâtre... le Théâtre. Son métier, ses rencontres nous valaient plein d'histoires savoureuses. Tel ce régisseur du *Gymnase* de Marseille qui, au moment où un trio de chanteuses des Philippines va entrer en scène, panique en ne les voyant pas et ne se rappelle pas leur nom. Alors il court de groupe en groupe en criant : « Où elles sont les... euh, les... les Mac Arthur ». C'est le légendaire Franck, directeur de ce même *Gymnase* qui, ayant les Platters à son programme, expliquait à un journaliste : « J'ai Un tel, Un tel, Un tel... et des nègres américains qui s'appellent les plâtriers. » Un jour, l'illustre pianiste virtuose Brailowsky donnait un récital dans son théâtre. Franck l'avait pris de confiance, sur l'énoncé des recettes, sans rien savoir de lui. Comme tous les grands artistes, Brailowsky ne démarrait pas à l'heure exacte, flairant l'ambiance, se chauffant les articulations, allant et venant derrière le rideau. Le public commençait à tousser, à taper dans ses mains pendant que lui continuait à se recueillir sur son tabouret. Alors Franck vient le trouver, lui tape doucement l'épaule et lui dit : « Eh, dites, ça ne vous ferait rien de leur jouer un petit morceau pour les faire patienter. » Le directeur de l'*Alcazar*, Robert Trébor, également imprésario, lui devait de l'argent. Quand Franck fut sur le point de mourir, Trébor demanda à le voir seul à seul pour se recueillir. Il resta un moment enfermé avec le directeur agonisant puis sortit peu après avec un visage pathétique en disant à ceux qui étaient là : « On peut dire que c'est un homme vraiment merveilleux... Il a pensé à me dire qu'il me faisait remise de toutes mes dettes. » Surprise chez ses interlocuteurs. « Il t'a dit ça ? Vraiment ? – Il ne me l'a pas dit exactement, mais je l'ai lu dans son regard. » Authentique histoire à lire en entendant l'accent cher à Fernand Sardou. Autre histoire. Quand le charmant flûtiste plein de talent qu'était Roger Bourdin était au Conservatoire, il jouait dans un cabaret de la Côte d'Azur, avec quelques amis musiciens pour se faire un peu d'argent pendant les vacances. Le patron était un ex-truand boiteux, du plus pur style Parigot. Vers deux heures du matin, comme il n'y avait plus que quelques consommateurs somnolents... Bourdin et ses amis, qui avaient envie de jouer enfin pour leur plaisir, se mettent à attaquer *L'Après-Midi d'un faune* de Debussy. Entendant ça, le patron s'approche alors en claudiquant de l'orchestre, se penche vers Bourdin, et lui glisse à l'oreille : « Dites, faites pas les charmeurs de serpents ; ça la fout mal. »

Des histoires comme celles-là, Fernand Sardou pouvait vous en raconter toute la nuit pendant toute une vie et si je dis que j'ai cent ans de music-hall derrière moi, c'est parce que lorsque mon père vous racontait une chose, vous l'aviez vécue. Je le feuilletais comme un livre, comme l'ont fait les lecteurs de ces souvenirs.

Ma position dans une lignée d'artistes de la chanson me place dans une situation particulière. Je me suis trouvé à la charnière d'une formidable mutation dans l'histoire du music-hall. Il est devenu autre chose ? Sans doute. Mais, dans une continuité ininterrompue. Certains nostalgiques pourront regretter le music-hall qu'ils ont connu, mais on ne lutte pas contre la marche du temps. Il a évolué, c'est certain, mais les thèmes restent les mêmes. Ils sont éternels. Et on continue toujours à chanter l'amour, la révolte, le bonheur, la dénonciation des injustices comme par le passé. Ecoutez les chansons d'aujourd'hui, celles d'hier, celles de jadis. Ce sont toujours les mêmes cris : la tristesse de la guerre, la mélancolie des jours qui s'écoulaient, la beauté des femmes, les travaux et les peines des hommes. Certains trouvent que

les chanteurs d'aujourd'hui revendiquent, refont le monde, s'indignent, contestent ' ? Mais rappelez-vous les terribles paroles de cette vieille comptine, apparemment anodine, de vos jeunes années. « Y a pas de pain chez nous, y en a chez la voisine, *mais ça n'est pas pour nous.* » Tout est dit. Hier n'a rien à envier à aujourd'hui, sous le rapport de la cruauté, et c'est le plus innocemment du monde que les enfants égrènent ces paroles qui en soulignent la dureté. L'évolution est plus dans les techniques que dans le fond. Le disque en a été le moteur. Il a commencé par rendre le public plus exigeant en matière d'orchestration. Les chansons ont pénétré dans les maisons par la radio, puis par la télévision. Ce n'était plus seulement les prestiges de la scène qui consacraient les vedettes, mais une autre sorte de magie. Quand même le grand « Juge de Paix » reste la scène. L'enthousiasme passionné du public a donné lieu sans doute à des excès. Mais là aussi, je sais (et je le sais parce que j'ai été à l'école de mon père) que les *fans* ne datent pas d'aujourd'hui. Nous sommes, dit-on, au temps des idoles. Mais les idoles existaient aussi au temps de la chanson de papa. J'ai entendu dire qu'une femme de la plus haute aristocratie avait acheté une Hispano toute en or au chanteur Henri Garat, idole de 1930. Que les admiratrices de celui-ci se couchaient devant sa voiture pour l'empêcher de partir dans de véritables accès d'hystérie collective. Que, quelques années avant, une autre princesse avait fait scandale en s'enfuyant avec un musicien tzigane (car les tziganes étaient les *rockers* de nos grands-parents). Et les adorateurs de mon grand-père s'attelaient à son fiacre, pour le reconduire du théâtre à l'hôtel... Nous sommes peut-être devenus par nécessité des p.-d.g., des gestionnaires, mais le mal est-il si grand?

Mes cent ans de métier m'ont appris la prudence. J'ai vu vivre mes parents. J'ai vécu moi-même les hauts et les bas de leurs carrières et je sais, parce qu'ils me l'ont souvent répété, combien le succès d'un artiste est précaire, combien le public est versatile. Je suis heureux des quelques lauriers que je dois à mon travail et de la fidélité de tous ceux qui me font l'amitié de me suivre. Mais, croyez-moi, je n'ai pas la grosse tête. Dès mon plus jeune âge, j'ai pris les mesures, et j'ai été élevé dans ce fond d'angoisse où baignent toutes carrières artistiques. Pour cela aussi, je dis merci à mes parents.

Un mot pour terminer. Avec la bonhomie qui est la sienne, mon père vous a raconté qu'il avait été reçu à la SACEM en tant que « seul illettré de la Société ». Encore faudrait-il s'entendre sur le mot « illettré ». Et pour cela, je vais évoquer le premier mariage de mes parents. Or, de ce mariage, j'ai un souvenir. C'est un poème de mon père qu'il avait lu à la fin du repas de noce car n'ayant pas le plus petit sou pour offrir un cadeau à ma mère, il lui fit l'offrande de quelques vers de circonstance. Les voici :

Ce matin 7 juillet, je me suis marié, Date qui marquera dans mon calendrier. Après le déjeuner, la coutume s'impose : Il faut que le marié vous dise quelque chose. Et comme le marié, aujourd'hui, c'est moi, Je dois donc vous parler... Mais voilà : dire quoi ? Chanter une chanson ? Vous connaissez ma voix. Dire : « Je ferai mieux une prochaine fois ? » Non. Tout ça, mes amis, n'irait pas un tel jour. Ce que je vous dirai sera donc simple et court. C'est d'abord à maman que je lève mon verre. La copine d'antan devient une belle-mère. Et d'une Bagatelle ou d'un simple béguin Tu vois, belle-maman, que tout finit très bien. Puis à mes deux témoins (témoins de tant de choses !) Je dis un grand merci et encore autre chose. Vous fûtes les témoins de mes frasques passées, Encore témoins le jour où cela doit cesser.

Un jour un écailler qui s'y connaissait bien (Cher Charlot !) me montra celle dont j'ai la main. Je peux dire aujourd'hui, puisque ma joie déferle, Que, grâce à l'écailler, j'ai découvert la perle.

Ceux que j'ai tant aimés, sans les voir, sont tous là Ma mère, à mes côtés, me bénit de sa voix. Je lève donc mon verre et je trinque avec eux. Sardoulette est heureuse, on le voit dans ses yeux. Dors tranquille maman, la paix soit dans ton âme : J'ai retrouvé ton coeur dans celui de ma femme.

LES SARDOU DE PERE EN FILS
Postface de Michel Sardou

Je ne crois pas être aveuglé par l'amour filial, en disant que ce dernier vers si heureusement balancé : « J'ai retrouvé ton coeur dans celui de ma femme » est un vers de poète authentique. Illettré ? Peut-être. Mais quelles jolies choses peut écrire un « illettré » quand c'est sous la dictée du coeur, si j'en crois l'exemple de mon père, Fernand Sardou.